

Gregory Boyle

Si vous trouvez un emploi pour un « gars du quartier », soyez assuré que huit autres de ce même *barrio* vous appelleront pour vous en demander un. C'est à la fin du mois de mai que Chico a appelé. « Kick me down with a jale », vociféra t-il avec ce que je pourrais appeler une sacrée dose d'énervement. Ce qui signifie en gros : « Pensez-vous être capable de me trouver un emploi bien rémunéré ? ». « Eh bien mec, je ne te connais même pas. Et si on se rencontrait d'abord ? Qu'en penses-tu ? »

J'envisage donc de me rendre dans sa maison, située sur une route abrupte et vallonnée derrière Roosevelt High, à proximité de mon bureau. Chico a 16 ans. Il habite un voisinage dont les racines remontent aux années quarante, à l'ère de Pachuco (Zoot Suit). J'ai rencontré la mère de Chico, une femme douce et petite, qui prend plaisir à s'occuper de ses enfants, mais qui redoute en même temps le chemin que son « cholo » de fils au crâne rasé semble vouloir prendre. Sa gratitude à mon arrivée, ce jour-là, est palpable.

Chico et moi sommes assis sous la véranda. C'est un gamin grand et maigre, à l'allure franchement rigolote. Comme pour la plupart des gamins du quartier, sa coupe de cheveux à la *pelon* met en évidence de larges flèches autour de ses oreilles excessivement larges. Elles sont plus prononcées que chez la plupart des autres. Son sourire est généreux et volontaire, toujours aux aguets, en surface, et prêt à apparaître en cas de besoin. Chico est timide et nerveux, et pourtant il se lance dans des sujets de conversation qui normalement prendraient plus de temps à être abordés avec d'autres gamins du quartier. Nous parlons de sa petite amie, de sa famille et de sa position actuelle vis-à-vis de ses ennemis au sein de son *barrio*. Un gamin des plus sympathiques que l'impudente requête d'un emploi quel qu'il soit, rend à mes yeux, d'autant plus volontaire.

« En admettant que je te trouve un emploi, *mijo*, existe-t-il une aptitude que tu as toujours souhaité apprendre ou réapprendre ? ». « Oh, ouais, les ordinateurs. Je souhaite vraiment apprendre à me servir des ordinateurs. » Je lui assure que je vais m'y mettre, tout en lui promettant de faire de mon mieux ! »

Quelques jours plus tard, j'appelle Chico. Ma quête d'emploi lié aux ordinateurs me mena vers le Centre Chrysalis, un Centre de ressources pour sans-abri à but non lucratif. Je savais qu'ils avaient récemment réceptionné une banque d'ordinateurs, et par conséquent, je leur fis une offre. Je leur racontais que j'avais fait la connaissance de ce gamin, Chico, qui voulait tout apprendre sur les ordinateurs. Il va à l'école le matin, leur dis-je, et pourrait travailler au Centre l'après-midi, de 13h à 17h, du lundi au vendredi. Je leur dis aussi (en balbutiant) que je lui verserais un salaire chaque semaine, en trouvant l'argent d'une manière ou d'une autre (en dérochant une banque peut-être ?) et vous, messieurs, dames, le superviserez, en lui enseignant tout ce que vous savez. Nous l'appellerons un emploi. Ils sont d'accord.

« Voilà, *mijo*, tu commenceras lundi, à 13h » lui dis-je au téléphone, en lui exposant toutes nos règles de base. « Si tu ne vas pas à l'école ce matin-là, tu es prié de ne pas aller au travail non plus. Et crois-moi, je le saurai si tu décides de faire l'école buissonnière. Avoir un emploi, c'est un privilège. Aller à l'école tous les jours, te rend digne. Tu auras deux patrons. L'un d'entre eux, tu le rencontreras lundi, l'autre, tu es entrain de lui parler, en ce moment même. Alors, si j'apprends que tu cognes, tires ou injures (et ça aussi, je le saurai !) je te virerai aussitôt. Pigé, mec ? ». « Je comprends, G., merci beaucoup ! ». Je vous promets que je ne vous décevrai pas. Je mets fin à la conversation en lui disant : « Tu sais, mec, que je connais des milliers de gars dans le quartier. Mais je t'ai choisi toi, pour occuper cet emploi. Je suis fier de te connaître et je suis sûr que tu t'en sortiras très bien. Bonne chance ! »

Après le fameux lundi, vient le mardi, puis le mercredi et toujours pas de nouvelles de Chico. Je me retiens de l'appeler, tout en espérant qu'il se manifeste. Je commence à croire qu'il fait tout pour se faire oublier. Peut-être mes conseils étaient-ils mauvais et qu'il n'a jamais trouvé sa place. Peut-être est-il arrivé quelque chose, qu'il ne peut s'en sortir et qu'il est trop embarrassé pour m'appeler. Je me gratte la tête et je médite sur l'échec de Chico à communiquer, lorsque, tout d'un coup, un message jaillit du fax,

situé juste à côté de mon bureau. Et là, j'aperçois dans le haut de la page, ces mots tapés en minuscules caractères : « Centre Chrysalis ». Le fax en question est une brève lettre, rédigée en larges et maladroits caractères manuscrits, de notre homme, Chico :

*G –
J'apprends a me servir d'un fax
J'en apprend un paquet ici;
amicalement,
Chico
P.S. J'adore ce job
merci de me l'avoir procure.*

Environ deux mois plus tard, le premier appel que je reçois, un matin à 7h30, est celui de la Mère de Chico, Rosa. Elle me raconte que la veille, Chico s'est entretenu avec quelques-uns de ses amis, sous la véranda. Une voiture s'est approchée par surprise. Les vitres se sont ouvertes, des mots ont été échangés et finalement, des balles ont commencé à fuser de l'intérieur de la voiture. L'une d'entre elles est allée se loger dans le haut de la nuque de Chico et il est à présent à l'unité de soins intensifs à l'Hôpital Général.

Je pars immédiatement

Je marche dans l'allée de l'Unité et je vois Chico, couché là, maigrelet et tatoué, portant simplement un pull trop large, lourdement intubé et appareillé de toute part. Il a le regard hagard, les yeux grand ouverts, rivés vers les carreaux insonorisant du plafond, sans le moindre sourcillement. Un docteur se tient là, annotant le tableau accroché au pied de son lit. Je vais le voir, avant tout pour m'enquérir de l'état de santé de Chico. « Vous savez, Mon Père, commençait-il à me dire, je n'ai jamais vu une paralysie de la sorte. Le docteur pointe du doigt sa propre nuque. « L'impact est tellement haut dans la colonne que nous suspectons des dommages cérébraux, bien que nous n'en soyons pas certains. » Le docteur s'en va et je m'approche de Chico. Ses yeux n'enregistrent même pas que je m'approche de lui. Ils restent fixés au plafond et ne sourcillent pas, étirés, apparemment au-delà de leur capacité. Je me penche. « Chico ! ». Ni mouvement, ni aucun signe de

reconnaissance. Je lui donne l'onction des malades de notre Eglise. Je frictionne une large bande d'huile sur son front, en espérant en vain que le baume pénétrerait son état glacé, en espérant aussi que cela nous mènerait tous deux vers une divine compensation pour cette vie follement et inutilement gâchée. Aucune pénétration de la sorte ne se produit. Je me retrouve simplement à penser : « *Menos mal!* ». Au moins, il ne réalise pas ce qui se passe. A dire vrai, il était un malade difficile à visiter le lendemain. C'était vraiment insoutenable ! Durant plusieurs heures après ma visite à l'hôpital, une ruée de souvenirs vient à ma mémoire, et je réalise vraiment l'énormité de cette perte. Je vois encore Chico m'attendre sous la véranda, tous les vendredis après-midi. Contrairement à d'autres gars du quartier qui attendaient simplement leur chèque de salaire, je n'ai jamais eu à klaxonner ou à quitter ma voiture, pour partir à la recherche de Chico. Il était toujours là, assis sous la véranda, et j'étais presque toujours en retard. Il attendait avec impatience l'arrivée de ma voiture rouge montant l'étroite, et raide colline, pour se précipiter vers moi (les gars du quartier ne couraient jamais, sauf en cas de dangereuse poursuite). Il s'installait sur le siège passager sans que je ne cherche nullement à l'en déloger. C'est là qu'il s'asseyait et se mit à parler encore et encore. Elles étaient bien loin sa réticence et sa timidité, il se lança, tout simplement. Il était, comme nous avons l'habitude de le dire, « *bien pregunton* ». Il posait des tonnes de questions. En fait, il me posait invariablement des questions sur Dieu (comme si moi, je savais !). « Est-ce que ça agace Dieu, que j'ai des relations sexuelles avec ma copine ? A quoi ressemble le ciel, selon vous ? Pensez-vous que Dieu nous écoute ? » Et franchement, devoir passer ce temps assis à côté de lui dans cette voiture, à l'écouter se poser des questions sur ce que Dieu pouvait penser, était bien plus valorisant que ce misérable chèque que je lui remettais tous les vendredis après-midi. Et jusqu'à aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir passé plus de temps avec lui. Le lendemain, je suis retourné le voir. Je suis entré et j'ai vu Chico exactement comme je l'avais quitté la veille. Avec ses yeux grand ouverts, fixant le même point au plafond. Je m'approchais, m'attendant à avoir comme seule réponse, celle de la veille. Mais je fis quand même une tentative. « Chico ! », lui dis-je tout près de son oreille. Ses yeux glacés fondaient en un instant, se tournèrent vers moi, me fixèrent et ne me lâchaient plus. Je suis étonné de cela et reste sans voix. Les yeux de Chico fondent en larmes tout comme les miens d'ailleurs. « Tu me reconnais, mijito ? ». Et ses yeux me font signe autant que faire se peut. Il ne pouvait

d'ailleurs bouger que ses yeux. « Tu sais, mijo, et ces mots sont difficiles à prononcer, que nous t'aimons tous énormément ? ». Cette dernière déclaration le fit pleurer, encore et encore. Et son visage me dit, sans équivoque aucune : « Sors moi de ce corps ! »

Je lui donne l'onction tout comme la veille et je me dis : « La bonne nouvelle, c'est qu'il est vivant, la mauvaise, c'est qu'il en sait assez maintenant pour souhaiter de ne plus l'être. » Nos regards se lient intensément lorsque je quitte l'Unité de soins intensifs. Ses yeux cherchent à sortir de leurs orbites, ils désirent être transportés n'importe où ailleurs. La porte se ferme derrière moi, mais cela ne suffit pas à fermer les yeux désespérément hantés de Chico.

Une semaine plus tard, le cœur de Chico s'est arrêté de battre, incapable de supporter davantage son état traumatique. Lorsque après avoir béni la croix dorée déposée sur son cercueil, je la tends à Rosa, dans une longue étreinte, une pensée me vient. Je me dis que je dois vraiment laisser entrer ce chagrin en moi. Trop longtemps, j'ai suspendu mon propre et profond sentiment de perte, et l'ai, comme le veut mon devoir, mis en veille émotionnelle. Je me devais d'être là pour la famille de Chico, son amie, ses copains. Je me suis alors permis, d'allouer à cette peine, une place chérie et apprêtée dans mon cœur. La mort de chaque gars du quartier rappelle celle de tous les autres et toutes viennent nous frapper d'un seul coup. Je suis pris au dépourvu lorsque je réalise tout d'un coup que l'enterrement de Chico est le huitième sur une période de trois semaines. Étonnamment, cette pensée n'était pas devenue consciente jusqu'à ce moment-là. Je décide de m'éloigner du cercueil et de rester sous un arbre isolé, pas très loin de la foule. Je reste là, tout seul, et me donne enfin la permission de ressentir cette grande perte et de pleurer. Au bout d'un long moment, l'entrepreneur des pompes funèbres apparaît à mes côtés. Il est plus une connaissance qu'un ami. Il a, à ce moment-là, brisé ma période de chagrin et sans le savoir, envahi l'espace que je m'étais fabriqué. Je suis terriblement ennuyé d'être ennuyé. J'ai une obligation, claire et immédiate, celle de briser le silence, et de souhaiter la bienvenue à l'entrepreneur des pompes funèbres dans mon espace, quand bien même, je ne l'y avais pas invité. Je retire mes lunettes et essuie mes larmes. Faiblement, je fais un signe vers le cercueil de Chico et je sais que je dois trouver quelques mots pour combler le silence. « Eh bien celui-là ! », lui susurrais-je, « était un sale gosse ! ». Et l'entrepreneur de pompes funèbres dit d'une voix si forte et si odieuse que toutes les têtes

CHICO

de l'assistance se tournèrent tout d'un coup : « Vraiment ? » En entendant cela, mon cœur sombre. *JE SAIS EXACTEMENT CE QU'IL VEUT DIRE. IL Y A LA, QUELQUE CHOSE QUI LE DEPASSE. QUELQUE CHOSE QUI NE VA PAS. COMMENT EST-IL POSSIBLE QU'UN « CHOLO » AGE DE 16 ANS, ABATTU, TOUT PRES DE CHEZ LUI, PUISSE ETRE UN SALE GOSSE ? ET POURTANT RIEN NE PEUT Y FAIRE. CHICO EST UN FILS QUE TOUT PARENT SERAIT FIER DE DECLARER COMME ETANT LE SIEN.*